

Constantes de la politique

par le Baron de GRUBEN,
Ambassadeur honoraire.

★

L'exercice de la politique, c'est-à-dire du gouvernement des sociétés humaines et du règlement de leurs relations, requiert une appréciation exacte de la situation et une application appropriée des moyens à mettre en œuvre pour la réalisation de l'objectif poursuivi. Il faut donc être clairvoyant et connaître les lois qui régissent les individus humains et leurs associations — que ce soit dans le cadre interne des Etats ou dans les rapports internationaux — pour savoir ensuite les conduire. Cette observation révèle certaines données constantes.

Il s'agit d'abord de connaître les principaux mobiles humains. Relevons en premier lieu l'instinct de la conservation (de la vie et des biens), la peur (la crainte de perdre la vie ou les biens), qui est la forme émotive de cet instinct et le plus puissant levier de l'humanité. Elle soulève, renverse, écrase tout, particulièrement dans sa forme collective de panique. On peut donc tout en attendre lorsqu'elle est déclenchée, et c'est un des moyens politiques les plus efficaces que de la susciter. C'est ce que fait notamment un dictateur quand il provoque la crainte d'une agression extérieure pour renforcer ses pouvoirs et affermir sa position ou imposer des sacrifices au peuple. Il excite le sens de l'urgence devant le péril, qui appelle un « Sauveur ». Dans cette ambiance, il est constamment affirmé qu'il faut « sauver » le peuple, le pays, l'Etat, de la menace et de l'emprise de dragons fabuleux. La formule est efficace, car d'une part elle exacerbe l'instinct de conservation, et d'autre part elle lui apporte l'illusion du remède, du secours.

Remarquons d'autre part que tout organisme vivant est en état de croissance : il étend son espace vital, répand son influence, ses convictions. Cette expansion engendre l'état psychoémotif de l'exaltation, du fanatisme. Les deux tendances — crainte de perdre et désir d'acquérir — existent normalement et simultanément chez le même indi-

vidu et dans la même société. Cette dualité est cause de méprises et de confusion. C'est ainsi que deux Etats peuvent soutenir l'un et l'autre qu'ils n'ont que l'intention de se protéger eux-mêmes, et cependant chacun se sentir menacé par l'autre. Une partie de leur opinion peut être sincèrement convaincue qu'elle ne cherche qu'à prémunir, conserver ce qu'elle a. Cependant, elle est inconsciente de ce que sa masse même et de plus sa pression, son effervescence, son rayonnement et l'activité délibérée de certains chefs, sont ressentis comme une menace par les autres. Cette dualité simultanée de crainte et d'agressivité, qui est rarement mise en lumière, semble rendre l'ajustement des rapports impossible, car chacun jure qu'il n'entend que se protéger, tandis qu'il met les autres en péril. Cependant, il importe d'avoir conscience de ce phénomène, de le tenir pour inévitable et, sur cette base réaliste, de tenter d'équilibrer ses facteurs.

Ce double mouvement fait d'expansion et d'autoprotection prend une forme particulière dans les rapports politiques entre nations engagées dans des contestations d'influences et de puissance. Les Etats ont, de tout temps, cherché à renforcer leur puissance par des associations de nature diverse avec d'autres Etats, qui partageaient leurs intérêts à un certain moment de l'évolution historique. Tantôt, ils s'unissaient pour se protéger contre les entreprises d'un ennemi commun, tantôt c'était pour entreprendre une conquête et dépecer quelque voisin, tantôt c'était pour des objectifs moins tangibles et moins immédiats, comme l'établissement d'un équilibre, des poursuites commerciales, le maintien de la paix.

Ces alliances qui paraissaient essentielles et durables au moment de leur conclusion, se dissolvent plus ou moins rapidement lorsque le but commun est atteint. Bien plus, au moment du partage du butin, l'union fait place à la dissension — les ambitions particulières évinçant le mobile commun. On

a assisté à des déchirements, à d'âpres querelles, voire à des conflits sanglants entre anciens alliés, et, dans la quête de nouveaux appuis, il est arrivé que l'ancien adversaire devienne le soutien contre le partenaire de la veille. Aussi, les politiques expérimentées prennent-ils des précautions : ils précisent l'objectif de la société, ils exceptent certaines hypothèses, ils posent leurs conditions et définissent leur part des dépouilles.

Le caractère fragile et aléatoire des alliances, joints aux bénéfices recueillis par ceux qui se tiennent à l'écart des conflits, a eu, d'autre part, pour conséquence que certains Etats déclarent d'emblée vouloir leur rester étrangers : ils pratiquent la neutralité en temps de paix et la proclament en temps de guerre. Il est dans la nature humaine que celui qui est engagé dans une lutte — qui pâtit de ses dépenses, ploie sous l'effort, risque son avenir, — ne voit pas d'un œil favorable celui qui s'enrichit à ses dépens, se prélassé dans la sécurité et s'apprête à recueillir le bénéfice du sacrifice des autres. Pour ces raisons — et aussi par besoin d'appui ou pour des motifs de stratégie géographique — le belligérant tend à élargir le champ clos et à y inclure les spectateurs. Ceux-ci s'en défendent comme des diables. On a vu des neutres résister victorieusement — parfois miraculeusement — à ces pressions. D'autres fois, il y ont succombé et ont été entraînés dans la tornade. Les belligérants les ont menacés, envahis ; ils leur ont parfois imposé leur loi après la victoire. Bref, les intérêts nationaux provoquent un jeu subtil de forces coagulantes et dissolvantes, dont les symptômes et les manifestations illustrent les péripéties de la politique internationale.

Les autres mobiles humains sont plus accessibles à l'esprit, notamment l'intérêt, c'est-à-dire le désir de s'assurer des avantages. C'est un instinct naturel que tout le monde comprend, encore que tous n'ont pas la même notion de l'intérêt qui, pour les uns, est purement matériel, pour les autres moral, et que par conséquent on peut se leurrer dans l'évaluation de ce facteur. On se trompe certainement en lui attribuant un rôle unique ou même prépondérant, car les mobiles émotifs, combinés avec la mythomanie, sont bien plus puissants et poussent les peuples dans des voies diamétralement opposées à leur intérêt. Il faut enfin citer — en cachant sa gêne de le dire à mi-voix — les éléments rationnels

et moraux qui, pour être secondaires, ne sont cependant pas complètement négligeables.

*
**

Sous l'empire d'un phénomène **psychologique** impérieux, les sociétés humaines sont régies par des habitudes, c'est-à-dire des gestes et des réflexes automatiques. Celles-ci dérivent **originaires**, d'une innovation — arbitraire ou justifiée — mais mais en tout cas motivée. Avec le temps s'estompe ou s'efface le souvenir de cette origine, de ses circonstances, de ses mobiles. La règle, la situation de fait est admise sans plus d'examen, **observée**, acceptée, par l'effet d'une sorte de **soumission mécanique**. Rares sont les **analystes**, les **critiques**, qui remettent en cause l'état de fait, **recherchent** les bases de sa conformité avec les exigences du temps, de la logique ou de la justice. Certains même, conscients d'une disharmonie, se gardent d'y appuyer par crainte d'attenter à des intérêts établis, à des usages vénérés et de provoquer les **périls** de l'inconnu. Il se crée ainsi dans l'ordre social un divorce croissant entre les coutumes habituelles d'une part et les besoins d'une société en constante évolution mentale et matérielle d'autre part. Les changements s'opèrent néanmoins soit sous l'effet du progrès scientifique et technique, qui produit des bouleversements irrésistibles, soit sous la pression de vastes groupements humains qui exigent une amélioration de leur sort, soit sous l'impulsion révolutionnaire d'un cerveau ou d'une **minorité** agissante, soit dans l'ouragan d'émotions humaines collectives, sous la forme d'enthousiasmes ou de peur. Ces états de passions collectives et **irrépressibles** — paniques, échauffements — créent le climat le plus favorable aux réformes, en **pulvérisant** les armatures anciennes et en labourant le terrain sur lequel les germes révolutionnaires pourront fructifier.

Les relations psychologiques entre le peuple et les détenteurs du pouvoir sont singulières et révélatrices de ces mouvements fondamentaux. Le parti politique n'est qu'un confluent, un faisceau d'intérêts, de passions, d'idéologies, attisées certainement par ceux qui les exploitent et en profitent, mais avec un fond incontestable de nature humaine. S'il accède au pouvoir, tous les désirs qui l'ont porté, poussé, s'épanouissent dans l'illusion qu'ils seront satisfaits. Même les indifférents font un étrange crédit aux

hommes nouveaux portés au gouvernements, parce qu'ils s'imaginent que de la conjonction de cette nouveauté et du pouvoir, résultera le petit miracle qu'ils escomptent pour leur avantage personnel. C'est le calcul qui est à la base d'une indulgence, d'une condescendance, d'une adulation, sur laquelle l'homme politique cynique sait pouvoir compter pendant quelque temps, sans déception, même s'il déçoit fermement, fatalement l'attente mise en lui. Et puis, lentement le phénomène inverse se produit: à la fraîcheur du neuf, succède l'ennui de la répétition, de la permanence; à l'espoir, le désappointement; à la confiance le besoin de changement. De même que le succès entraîne l'approbation et le concours, le revers provoque les incriminations. Le gouvernement au pouvoir est renversé, et un autre « parti » vient en vogue — et tout recommence de même. Un régime politique qui se base sur ce déroulement est sage, comme le parlementarisme à deux partis, du type anglo-saxon, car il permet le libre jeu de ces fluctuations psychologiques fondamentales. Si elles ne peuvent se mouvoir en liberté, si elles sont comprimées, elles éclatent en soubresauts, en révolution.

Remarquons encore que l'effervescence humaine a besoin de soupapes: celles du régime parlementaire sont les mieux réglées que nous connaissions, lorsqu'elles sont ajustées à la liberté de l'expression de l'opinion, c'est-à-dire de la critique. Néanmoins, les révolutions sont parfois nécessaires parce que tous les régimes, même les plus libéraux, ont une tendance à la sclérose, à la routine mentale, à la cristallisation des intérêts et des dogmes. On ne peut y échapper et remettre les choses en mouvement, dans le flux et le reflux de leur mobilité essentielle, que par un acte de violence. Bientôt d'ailleurs les lois cardinales reprennent leur emprise: le fonctionnement de l'esprit humain, des passions humaines, impriment leur marque permanente à l'état des choses nouveau et tout reprend comme par devant. Et finalement l'oubli — la tragique absence de mémoire de l'humanité qui perd d'une génération à l'autre le fruit de ses expériences — couvre le passé et le mouvement des marées de l'histoire des hommes poursuit son rythme éternel.

*
**

Une forme d'influence immatérielle doit spécialement retenir l'attention à cause de la difficulté de la définir et de la contrôler. C'est celle qu'on

appelle les idées forces, qui sont des conceptions contagieuses, efficaces, dérivées d'un concept juste à l'origine, mais qui, sous l'action de sa propre propagation, perd tout caractère intellectuel, toute vérification critique, pour faire irruption — stéréotypé dans la forme, rigide dans l'application — dans le domaine des réalisations. De ce genre, relèvent notamment les idées de liberté, de démocratie, de lutte des classes, de totalitarisme, de communisme, d'anticolonialisme, etc.

Les intellectuels s'insurgent contre la déformation, l'abus qui est fait de la sorte, d'expressions de la pensée humaine, mais ils sont impuissants à endiguer un courant qui paralyse le jugement, transporte l'imagination, fascine par des mirages et des mots rutilants et conduit finalement à des bouleversements fondamentaux. Ils déplorent le recours à ces procédés et ils placent leurs espoirs et leurs talents dans des démonstrations logiques. Ils feraient mieux de se rendre aux réalités: qu'ils appliquent leurs instruments de mesure précise et leurs logarithmes aux phénomènes humains pour les comprendre, les expliquer, tenter d'établir à leur sujet des lois scientifiques, c'est dans l'ordre. Mais s'ils veulent parvenir à un résultats positif dans le domaine des faits, notamment dans celui très concret de la conquête du pouvoir, ils devraient comprendre que le recours à d'autres méthodes est nécessaire. On ne peut enrayer, combattre, renverser effectivement ces idées-forces, exprimées en slogans, que par des phantasmes de même nature, mais de direction opposée ou déviée.

L'aventure hitlérienne en a donné un exemple flagrant. Son livre-programme, *Mein Kampf* a été négligé parce qu'il était considéré par tout lecteur doué d'une culture intellectuelle moyenne, comme un tissu d'insanités, de vaticinations et d'explosions furibondes. Il y avait cependant dans cet ouvrage des maximes de politique pratique, inspirées d'un pragmatisme cynique qui montrèrent leur efficacité à l'épreuve. Ce livre manifeste le mépris de l'intellectualité par quelqu'un qui fut écarté de l'accès à la classe des docteurs, et il annonce une revanche triomphante. En fait, le régime a infligé une humiliation sans précédent aux intellectuels et ce sous diverses modalités: certains en raison de leur position antérieure ou de leur race ont dû fuir ou périr; d'autres ont été mis devant l'alternative ou de se soumettre et de collaborer ou de subir la misère et l'étouffement; d'autres, enfin, se sont laissés entraî-

ner à devenir les protagonistes, les apôtres, les apologistes du régime et confrontés aujourd'hui avec leurs propres déclarations, ils ne savent, confus, comment les expliquer.

Cependant, après avoir élaboré ses maximes et ses procédures diaboliques, Hitler les mit à exécution et avec le succès que l'on sait. Homme du peuple, il connaissait les recettes qui agissent sur le peuple — et il les avait discernées avec une intuition d'autodidacte qui révèle la forme particulière de son génie. Quelles recettes ? L'affirmation simpliste de faits éloquentes pour l'imagination — sans aucun souci de leur vérité. La répétition inlassable de ces affirmations, dans la forme ramassée du « slogan ». L'appel aux forces émotives élémentaires : les réactions collectives du nationalisme, la démagogie verbale, le recours à l'instinct de conservation menacé, soit par des complots comme celui des Juifs sous forme des protocoles des Sages de Sion, soit par l'étranger « conjuré » pour « encercler » le pays. Il connaissait aussi la vertu du fait accompli, du peu d'inclinaison des hommes pour la révolte coûteuse et surtout pour le martyr inutile et l'empressement du ralliement (avec accompagnement de justification), bien plus, de la course « au secours du vainqueur ». Il suffisait donc de peu en se servant de paroles, pour intoxiquer ou induire en erreur et tromper, car il pratiquait cette forme spéciale d'insulte à l'intellectuel : les mots (soigneusement définis dans les dictionnaires) n'avaient plus de correspondant précis, enrichi, dans les idées. Ils étaient utilisés dans l'équivoque, pour brouiller les cerveaux et griser les cervelles. Ensuite de quoi des voies de fait, très précises, des coups bien calculés, portés avec violence, achèveront une mentalité publique déjà assomée : les mots et les soi-disant idées enivraient les simples ; dans le domaine des faits, des succès colossaux emportaient tous les assentiments.

Ces réflexions s'appliquent à tous les mouvements politiques révolutionnaires de notre époque : fascisme, communisme, coups de mains militaires. Ils calquent les mêmes méthodes, qui sont d'ailleurs obligées et classiques. Ils emploient des vocables de sens vague et équivoque. Ils raisonnent par sophismes camouflés. Ils brassent les émotions élémentaires : le culte du héros, le réflexe de l'instinct de conservation, l'excitation du sentiment collectif et national.

*
**

L'intelligence des phénomènes humains et particulièrement des discussions et des conflits qui en sont l'essence active est rendue fort difficile parce qu'ils se déroulent toujours sur deux plans, entre lesquels il n'existe pas de règle de concordance. Il y a d'abord celui qu'on devrait appeler le plan des faits (s'il était possible à l'esprit humain de procéder à une perception tout à fait objective) ; c'est celui des phénomènes résultant de la volonté de certains hommes ou de fatalités générales. L'autre plan est celui de l'interprétation que l'humanité donne à ces faits. Notons que cette interprétation est fonction de facteurs de déviation naturels, tels que la limitation de l'intelligence, les prédispositions et préjugés, les passions et les intérêts — et de facteurs de déviation intentionnels, préconçus, résultant d'une méthode ou d'une politique calculée. Il en résulte qu'à la confusion normale qui sévit dans les événements, s'ajoute une obscurité supplémentaire provenant des réactions et jugements humains. L'incompréhension normale s'aggrave de versions diverses et d'un diapason élevé d'invectives verbales. L'appréciation des événements requiert donc non seulement la recherche du fait réel, la clarification des sources, mais aussi un travail d'exégèse et d'analyse constant pour décanter les aspects de la confusion naturelle et du « brouillage » artificiel.

Dans la recherche et l'appréciation des mobiles humains, on découvre diverses familles d'esprits, dont il faut tenir compte aussi bien lorsqu'elles influencent les doctrines de la politique, que lorsqu'elles en analysent les symptômes. Il y a des gens qui tiennent à ce qui est, à ce qu'ils ont et veulent en assurer le maintien immuable et la perpétuité : ce sont les conservateurs. Ils s'opposent aux modifications, aux changements que préconisent et favorisent ceux qui, mécontents pour quelque raison de l'ordre existant, souhaitent son altération et y poussent de tous leurs moyens. Il y a des gens pondérés, prudents dans leurs jugements, mesurés dans leurs actes, qui supputent les effets des événements et de leurs propres interventions. A ces calculateurs s'opposent les « cerveaux brûlés », les enthousiastes, les fanatiques, les visionnaires transportés par un mythe, acharnés à poursuivre un but et qui ignorent et négligent tout le reste. Il y a enfin les attitudes innombrables, prises en fonction d'un intérêt ou d'une passion, violentes

et passagères comme eux, mais dont il importe de déceler l'origine.

*
**

Il reste, après avoir filtré les déformations du jugement, le tableau d'un monde où les relations des groupes humains sont régies par des rapports de forces, où des lois proches de la mécanique commandent le jeu : des poussées, des inerties, des vitesses, des accélérations, des conjonctions, des dispersions. Cela permettrait d'élaborer des théorèmes assez sûrs, assez exacts, assez faciles à résoudre. Mais cette mathématique est faussée par les orgies psychologiques et passionnelles, les phantasmes et les émotions, la cupidité, la terreur, la jalousie, la tyrannie, la volonté de puissance et le prosélytisme.

Bref, nous constatons que des groupements humains se forment, nourrissant des mythes sentimentaux : les uns le patriotisme, le nationalisme, qui ne sont que l'exaltation du « moi » sur le plan collectif ; les autres l'idéal humanitaire, transcendant la nation et préférant au-delà des frontières, les associations de classe, de métiers, d'intérêts.

On constate pourtant que ce monde est soumis à d'autres influences : à l'effet du temps qui, d'une part, efface par l'oubli ou la décomposition spontanée, et d'autre part consolide par l'endurance. Le temps, pris d'autre part comme un mouvement continu, produit l'évolution, celle causée par le progrès scientifique et technique et ses conséquences sur les rapports humains, et celle résultant du déroulement des conceptions et des convictions. Il faut donc, tout en faisant sa part à l'immobilisme, à l'inertie, anticiper sur les formes futures et prévisibles des contacts et des tensions entre hommes.

Dans ce jeu de forces, de flux humains, il y a plusieurs attitudes fondamentales possibles. Mettons à part la passivité, le fatalisme, le conformisme, qui existent certes, mais présupposent l'abdication de l'initiative humaine et qui, généralisés, impliqueraient la négation des conflits qui font précisément l'objet de nos préoccupations.

Restent deux réactions actives. Il y a d'une part la fermeté, l'école qui soutient qu'il suffit d'être immuable dans le flux pour en triompher. Elle tient que dans un monde régi par des « forces », seule une force plus tenace que les autres peut réellement conduire à un règlement — et en faveur de celui qui la détient et en use. Sa modalité d'action est la lutte, avec ce qu'elle exige de tension et de renoncement. Son instrument ultime et toujours suspendu est la guerre, destructrice de tout. Aussi les tenants de cette méthode jouent-ils constamment à un « poker » terrible.

Si les adeptes de cette école sont fondamentalement pessimistes, ceux de l'autre doivent être des optimistes, car ils estiment que tout peut être réglé par entente et compromis. Elle évoque la stérilité le coût exorbitant et complètement destructeur de la procédure guerrière. Elle invoque la possibilité, le bénéfice d'un arrangement judicieux d'intérêts opposés, résultant d'une coopération fructueuse. Elle suppose beaucoup de savoir-faire humain, beaucoup de patience, beaucoup de discipline et surtout une prescience et une vue exacte et prophétique des événements qui rend leur ajustement plus facile, s'il est pris à l'origine et pour ainsi dire dans leur germe.

En somme, l'esprit humain sort assez malmené de sa confrontation avec les problèmes politiques. Il a peu d'influence sur les motifs et déroulements de ces phénomènes ; quand il en a, c'est sous une forme sclérosée ou déformée par les passions et les aberrations imaginaires ; en certaines occurrences il est systématiquement bafoué ; lorsqu'il s'applique à leur intelligence ou à leur direction, il doit se débattre dans une confusion spontanée ou des déformations calculées ; dans la définition de règles de conduite, il subit des influences irrationnelles. Faut-il dès lors désespérer de la raison en cette matière essentielle du gouvernement des rapports humains ? L'essai d'analyse auquel l'auteur a procédé prouve au moins qu'il n'estime pas tout effort de compréhension impossible et inutile et qu'il espère que sa modeste contribution apportera le bénéfice d'une lueur à ceux qui recherchent de bonne foi la clarté.

